

443

1607/5918.

LA

VOIX DU PATRIOTISME

DANS LA

CIRCONSTANCE PRÉSENTE.

PAR

F. PRÉVOST,

MINISTRE ANGLICAN, ET PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇOISE
CONFORMISTE, DITE LE QUARRÉ; MEMBRE DE L'ACADÉ-
MIE DES ARCADES DE ROME, &c.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET.

Se trouve chez DEBOFFE, Gerrard-Street; LAGRANGE, Greek-
Street; Soho Square; et BOOSEY, Broad-Street, près de la
Bourse-Royale.

1798.

1607/5918.

N. B. Ce sermon a été prononcé le Dimanche 1er. Avril 1798, dans l'Eglise Française Conformiste du Quarré, Milk-Alley, Dean-Street, Soho; pour solliciter les offrandes des membres qui la composent en faveur de la contribution volontaire.

Il a été aussi prononcé le Dimanche 13e Mai, dans la Chapelle Helvétique, au moment où les Suisses domiciliés en Angleterre, s'occupoient du projet d'une association armée pour la défense de la patrie qui les protège.

Dans ces deux Eglises, le prédicateur a eu la satisfaction de recevoir des témoignages d'approbation de la part de son auditoire; & l'expression du désir qu'il fit imprimer son discours.

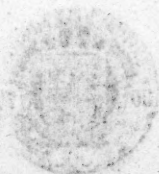


AUX
SUISSES
DOMICILIÉS EN ANGLETERRE.



MES CHERS COMPATRIOTES !

Presqu'unanimes, j'ose le dire, dans votre soumission à une autorité douce & bienfaisante, comme dans votre attachement à un Souverain bien digne du respect & de l'amour de tous ses sujets ; vous avez honoré, de votre approbation & de vos éloges, le discours que je vous présente, parce qu'il a réveillé toute votre sensibilité sur les malheurs de votre patrie, & qu'il est l'écho de vos sentiments de loyauté & de patriotisme. Je les ai exprimés, sans ambition comme sans recherche, dans l'abandon d'un cœur ému, d'une imagination allarmée, & avec toute la simplicité évangélique. Aussi je sens combien j'ai besoin de toute votre indulgence & de celle du public, que je réclame : car, à la lecture, le mérite de l'à-propos, l'illusion de la récitation, & l'enthousiasme de la circonstance, ne voileront plus les défauts sans nombre de mon discours. C'est pour moi un juste sujet de craintes. Mais ne devois-je pas les



sacrifier à un compatriote aussi généreux que loyal* qui a jugé la publication de ce petit ouvrage utile dans les conjonctures présentes ? Pouvois-je me refuser à donner, par l'impression de ce discours, une plus grande publicité à ces sentiments de loyauté & de patriotisme qui vous distinguent ? Agréez ceux de respect & de fraternité, avec lesquels

Je suis,

Mes chers Compatriotes,

Votre très-humble Serviteur,

F. PREVOST.

Londres, ce 1er Juin, 1798.

* Louis Agassis, écuyer, qui s'est chargé de tous les frais d'impression, & a mis ainsi l'auteur à l'abri de toute perte.



LA VOIX DU PATRIOTISME,

S E R M O N

SUR

ESAÏE, CHAP. XL. VERSET 1—9.

Lève-toi, Jérusalem : sois illuminée ; car ta lumière est venue ; et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi.

Voici les ténèbres couvriront la terre, et l'obscurité enveloppera les peuples ; mais l'Eternel se lèvera sur toi, et sa gloire éclatera sur toi.

Et les nations marcheront à ta lumière, et les Rois à la splendeur qui se lèvera sur toi.

Elève les yeux, et regarde autour de toi : tous ceux que tu vois assemblés sont venus pour toi : tes fils viendront de loin ; et tes filles viendront te trouver de tous côtés.

B

lors-

Alors tu verras, et tu seras éclairée, et ton cœur s'étonnera et s'épanouira de joie, lorsque tu seras comblée des richesses de la mer, et que la puissance des nations viendra à toi.

Une foule de chameaux te couvrira ; les dromadaires de Madian et de Hépha, et tous ceux de Scéba viendront ; ils apporteront de l'or et de l'encens, et publieront les louanges de l'Eternel.

Toutes les brebis de Kedar seront assemblées vers toi ; les moutons de Nebajoth seront employés à ton service, on me les offrira sur mon autel comme des hosties agréables ; et je rendrai magnifique la maison de ma gloire.

Car les Isles s'attendentront à moi, & les navires de Tarscis les premiers, pour amener tes fils des pays éloignés avec leur argent et leur or, pour le consacrer au nom du Seigneur ton Dieu, et du Saint d'Israël qui t'aura glorifiée.



MES FRÈRES !

LES superbes menaces de nos ennemis ; les accents de leur fureur ; leurs nombreuses et formidables armées ; leur haine opiniâtre que notre ruine seule peut assouvir ; l'abandon de nos alliés, ou séduits, ou subjugués, ou foibles ; la violente lutte que nous soutenons seuls contre les perturbateurs du repos des nations ; le flambeau des sciences qui s'obscurcit au milieu des calamités de la guerre ; le génie des arts qui s'éteint ; le commerce et les manufactures qui languissent ; les fortunes qui s'épuisent ; les pauvres qui s'augmentent ; le choc des opinions qui fait naître un esprit d'inquiétude, et divise les enfans de notre Jérusalem : Voilà les maux réels qui l'affligent. Ainsi que le Prophète contemplait

temploit autrefois, avec douleur, la Cité Sainte dans le deuil et dans les larmes, je crois voir aujourd'hui notre patrie, abattue, consternée, et plongée dans une profonde tristesse.

A ce douloureux spectacle, M. F., mon ame deviendrait étrangère au repos, si je n'entendois à cette heure la voix consolante que lui adresse le Prophète. Sans doute, quoique affligée, notre Jérusalem n'est pas sans consolation et sans ressource. Que de raisons n'avons-nous pas d'attendre pour elle un heureux avenir ? Je vois ses flottes nombreuses et invincibles dominer sur toutes les mers, et faire trembler les ennemis de sa gloire. Je vois des troupes braves et fidèles défendre ses murs et protéger ses rivages. Au dessus d'elle, comme des anges tutélaires, je vois un Monarque qui unit la sagesse à la piété et la bonté

bonté au courage ; des Ministres habiles et intrépides, qui, dans ces temps orageux, conduisent avec autant de génie que de prudence le vaisseau agité de l'Etat. Je vois rassemblés autour d'elle ses enfants, prêts à se dévouer pour elle à la mort ; et qui lui font en ce moment le sacrifice de leur argent et de leur or. Je puis donc lui adresser, avec confiance, ces rassurantes paroles du Prophète. *Lève-toi, Jérusalem : cesse de te livrer à de trop vives alarmes. Que ton courage se ranime ; que tes inquiétudes se dissipent. Lève-toi, Jérusalem ; sois illuminée ; car ta lumière est venue ; et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi.*

Cette prophétie, d'un style métaphorique et oriental m'a paru s'appliquer naturellement aux jours dans lesquels nous vivons, aux évènements dont nous sommes

sommes les témoins. Elle exprime une parole de consolation, une parole de patriotisme, une parole d'espérance.

Une parole de consolation : *Voici les ténèbres couvriront la terre ; l'obscurité enveloppera les peuples : mais l'Eternel se lèvera sur toi ; et sa gloire éclatera sur toi.*

Une parole de patriotisme : *Tous viendront t'apporter de l'or et de l'encens.*

Enfin une parole d'espérance : *Tu seras éclairée ; et ton cœur s'étonnera et s'épanouira de joie, lorsque tu seras comblée des richesses de la mer, et que la puissance des nations viendra à toi.*

Méditons, M. F., ces trois paroles de consolation, de patriotisme, d'espérance. Puissent-elles calmer nos alarmes, animer nos sacrifices à la patrie, et nous offrir l'aurore d'un heureux avenir !

Sei-

Seigneur! anime les accents de ton Ministre. Que sa voix commande aux passions turbulentes, et que du moins à cette heure elles se taisent ! Qu'embrasés d'un généreux essor de patriotisme, tous ceux qui l'écoutent, s'écrient dans un saint concert: *Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même !*

Amen.

Voici les ténèbres couvriront la terre ; et l'obscurité enveloppera les peuples : plutôt qu'une prophétie, n'est-ce pas là, M. F., un tableau trop fidèle du présent ? Que nous offre le spectacle de l'Europe bouleversée ? N'est-ce pas une obscurité affreuse, de funestes erreurs, le règne de l'infortune ?

N'est-il pas dans l'obscurité et le malheur, ce peuple de forcenés qui appelle
liberté

liberté, l'anarchie; la licence, égalité; et la cruauté, bravoure ? Aussi barbares qu'insensés, ils ont sans cesse sur les lèvres ces mots d'humanité, de philanthropie, et ils se font un jeu d'égorger leurs semblables. N'est-il pas dans l'obscurité et le malheur, ce peuple qui vient d'enfanter une société affreuse d'HOMMES SANS DIEU, comme ils osent s'appeller ? Tandis que toute la nature annonce hautement l'existence d'un premier Etre, que tous les philosophes l'ont proclamée à l'univers, que toutes les nations se sont prosternées pour lui rendre hommage : les insensés s'engagent, (j'emploie ici leurs impies expressions) ils s'engagent à combattre sans relâche, avec les seules armes de la raison, la grande et fatale erreur d'une croyance en Dieu. (V. note a.). Monstres qu'ils sont dans les délires de leurs esprits comme dans leurs fureurs !

A ce

A ce peuple consterné, qui gémit sous leur sceptre de fer, il ne restoit plus que l'espoir d'un Dieu consolateur de l'infortuné, rémunérateur des vertus, et vengeur du crime : ils se sont ligués pour combler sa misère, et lui persuader que c'est encore là une erreur, une illusion, un mensonge. Seigneur ! tu règnes sur tout l'univers : et cependant sur la terre, ils bravent avec audace tes menaces. Tu règnes...foudroye les ennemis du monde et de ton nom. Périssent jusqu'à la mémoire de leurs forfaits!.... Mais où m'emporte, ô Dieu ! un juste sentiment d'indignation?... Seul, tu connois les temps et les saisons convenables. Tu veux les punir par leurs crimes mêmes. Puisse du moins la rigueur de tes jugemens les toucher et les instruire ! Leur infortune nous offre d'importantes leçons. Puissent-elles nous donner à tous un cœur de sagesse !

L'obscurité enveloppe les peuples, dit mon texte : près de nous est une contrée qui, dans un instant de vertige, accueillit les usurpateurs. Jadis, sous le doux empire d'un Prince juste et bienfaisant, semblable à une ruche d'abeilles industrieuses, la Hollande envoyoit ses enfants dans les régions lointaines ; et ses essaims laborieux en revenoient chargés des parfums et des richesses de tous les climats. Elle recueille maintenant à peine les aromates précieux dont elle composoit autrefois son trésor ; et même l'étranger s'empare aujourd'hui de la ruche que ses travaux ont embellie.

L'obscurité et le malheur enveloppent encore les peuples qui l'avoisinent : là, règnent assoupis sur le trône, des Princes qui contemplent, sans effroi et sans résistance, les rapides et funestes progrès des maximes désorganisatrices ; et qui loin
de

de les repousser, recherchent la bienveillance de leur commun et secret ennemi, qui creuse insensiblement l'abîme qui va les engloutir, et sur le bord duquel ils s'endorment.

Plus loin, des nations, jadis aussi célèbres que puissantes, mais efféminées aujourd'hui par l'habitude de la paix, par les ardeurs d'un climat brûlant, et les langueurs de la volupté, ouvrent lâchement les portes de leurs villes aux vainqueurs qui ne le sont devenus que par leur foiblesse : et les défiances, les dissensions, les brigandages, les meurtres entrent avec eux dans leurs murs pour les désoler et les détruire : *les ténèbres couvriront cette terre, et l'obscurité enveloppera ces peuples.*

Sage et antique Helvétie ! plus magnanime, tu as résisté à cette inondation de barbares ; plus amie de la vertu, tu as fermé tes oreilles à leurs leçons dépra-

vées : dès long-temps heureuse par la liberté, tu as reconnu et repoussé son fantôme : *tu as été éclairée.....* mais la guerre a désolé tes campagnes paisibles. Tes fils ont combattu..... tes filles même, s'élevant au^d dessus de la foiblesse de leur sexe, auprès de leurs époux et de leurs enfants chéris se sont exposées à la mort Hélas ! qu'a pu la vaillance d'un petit nombre, contre des légions de soldats ? Qu'a pu un peuple généreux et humain contre une horde de sauvages, que ni l'innocence ni la foiblesse n'ont pu désarmer ? Qu'a pu la simplicité de la vertu contre les intrigues du crime ? Cette terre, jadis si tranquille, a été inondée du sang de ses plus vertueux enfants. O mes compatriotes ! ô mes frères ! Agréez les larmes que nous répandons sur votre tombe..... Vous êtes morts en braves patriotes..... La couronne céleste

VOUS

vous attend..... et sur la terre on vous honore déjà comme des martyrs de la vraie liberté.... Un peuple qui connoît la véritable gloire applaudit à votre bravoure et s'attendrit sur votre destinée. (V. note b). Peuple généreux, ami de l'opprimé et protecteur du foible ! reçois nos immortelles actions de grâces. Ah ! si dans l'abîme du malheur, avec l'approbation de sa conscience et de son Dieu, il manque encore au Juste une consolation, il la trouve dans les larmes que verse sur son infortune la sympathie de la vertu.

Sans doute, *l'obscurité enveloppe les peuples* ; ce sont les paroles de mon texte, que je vois partout gravées en caractères ineffaçables. Je ne rencontre partout que de misérables humains, persécutés dans leurs demeures, ou gémissans entassés dans d'étroites et meurtrières prisons. Partout des hommes fugitifs et errants,
bannis

bannis de leurs habitations, privés de leurs héritages. Partout d'innocentes victimes que s'immole la rage des républicains prétendus. Partout le bruit de ces funestes maximes qui brisent, sans remords comme sans pudeur, les liens les plus sacrés de la nature et de la religion. Quel siècle, bon Dieu ! que le nôtre ! Quelle funeste époque dans les fastes du monde ! Qu'ils sont douloureux pour l'homme humain et sensible, les jours dans lesquels nous vivons ! Publiions-le cependant à Jérusalem, avec le sentiment réfléchi de la reconnoissance ; disons-lui : *ta lumière est venue ; et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi.*

En effet, quel doux et frappant contraste d'aisance et de prospérité n'offre pas encore cette Isle, lorsqu'on la rapproche des autres contrées de l'Europe ? Dans cette Isle fortunée, les touchans

liens

liens de la nature et du sang sont encore sacrés et respectés ; le fils honore son père, et le père chérit son enfant. Assises à côté du trône, les loix règnent en souveraines ; et les passions impétueuses sont contraintes de se taire. Heureux sous l'autorité bienfaisante de son Monarque, le peuple le bénit et le respecte ; et le Monarque s'honore du titre de Père de son Peuple. Dans cette Isle fortunée, la Religion, cette consolatrice du malheureux, ce frein du méchant, règne encore avec empire : tous les rangs, tous les âges se montrent encore fidèles au Dieu qui les protège, et lui rendent assiduement, dans son sanctuaire, le tribut de leurs louanges et de leur reconnoissance. Dans cette Isle fortunée, le riche possède, sans crainte de les perdre par l'injustice, les biens que lui ont transmis ses ancêtres, et sa bienfaisance

sance les répand avec abondance sur les infortunés. Le pauvre, sous son humble chaumière, jouit en paix et sans alarmes du fruit de ses pénibles travaux. Le sujet, fidèle à l'Etat et à son Roi, n'a point à redouter que des tyrans le fassent traîner au supplice. Il n'entend point, au gré de leurs sanguinaires caprices, ces arrêts cruels et injustes de proscription et d'exil, qui, dans un Etat voisin, ont plongé et plongent encore tant de familles dans le deuil et dans les larmes.

Si l'abondance ne règne pas, comme autrefois, dans notre Jérusalem; si les calamités de la guerre ont diminué les sources de l'industrie, cependant elles ne sont pas taries ici, comme elles le sont ailleurs. Ici l'artisan trouve encore une subsistance, et le pauvre des secours.

Les

Les offrandes qu'on vient de t'offrir,
 Ô Jérusalem, attestent à la fois tes res-
 sources et le patriotisme de tes enfants.
Tes fils sont venus de bien loin, selon les
expressions de mon texte, t'apporter leur
or et leur argent. L'opulent a offert à
 la patrie les richesses acquises dans les
 climats lointains. Le négociant lui a
 offert le fruit de ses spéculations; le ma-
 telot, le prix de ses fatigues; le guer-
 rier, la modique récompense de son dé-
 vouement. Renonçant, sans regret, à
 cette frivole parure, qui ne peut embel-
 lir la beauté & la vertu, comme autre-
 fois ces nobles Romaines, qui dépo-
 sèrent avec joie leurs bijoux pour la
 rançon de la patrie, *les filles de Jérusa-*
lem sont venues de tous côtés, belles de
leur simplicité et de leur modestie, con-
sacrer leurs ornements à la défense de la
patrie. Tableau touchant et consola-
 teur !

teur ! Non, tu ne seras pas détruite, ville puissante, où règnent encore de la pureté dans les mœurs, de la générosité dans les sentiments, de la noblesse dans les cœurs. Sublime élan d'amour pour la patrie, puisse-tu ne rien perdre de ton énergie ! C'est pour en nourrir la céleste flamme, que je viens vous adresser, M. F., la seconde parole de mon texte, une parole de patriotisme.

Toutes les brebis de Kedar seront rassemblées vers toi, les moutons de Nebajoth seront employés à ton service : on me les offrira sur mon autel comme des hosties agréables. Voilà l'ordre que donnoit autrefois le Prophète. Voilà le spectacle que vient d'offrir le peuple Anglois ; des contributions pour le salut et la défense

fence de la patrie. S'il étoit encore quelqu'un parmi vous. M. F., qui crût le sujet que je traite étranger à la chaire Evangélique, je le prie de méditer les paroles qui suivent : ces brebis, ces moutons, cet or, cet argent, tous ces dons à la patrie, *on me les offrira sur mon autel comme des hosties agréables.* Le Maître suprême des Empires, le fondateur des Etats ne se plairoit-il pas dans tout ce qui peut assurer leur félicité & leur durée ! Celui qui en a réglé les loix & établi l'harmonie, n'auroit-il pas pour agréables tous les sacrifices faits à leur sûreté ? Chérir son pays, c'est honorer le Dieu qui nous y a placé : lui dévouer ses biens et sa vie, c'est l'hommage le plus pur, offert à celui qui nous y a fait naître. C'est donc sur l'autel qu'il faut déposer les offrandes à la patrie. Ce sont les Ministres des autels qui doivent

faire entendre sa voix suppliante, jusqu'à ce que, menacée d'invasion, elle appelle encore leur bras et demande leur sang. C'est l'autel qui s'unit à la patrie, afin de solliciter pour sa conservation une partie de votre fortune ; et qui réclame aujourd'hui la réunion de vos forces pour sa défense. Le patriotisme vous fait un devoir de ce dévouement. Ne seroit-il pas tout-puissant sur vos cœurs ? Quelle autre contrée, en effet, a plus d'attraits et de charmes pour des esprits avides de lumières, et pour des cœurs nés généreux et libres ? Quelle autre vous feroit jouir d'une liberté plus sage, plus amie de l'ordre, de la vertu et du bonheur ? Quelle autre protégeroit plus efficacement vos propriétés, vos privilèges, vos vies ? Quelle autre feroit régner plus également dans toutes les classes de la société, le contentement, l'aisance

sance et la paix ? Quelle autre, enfin, vous mettroit plus à l'abri des desseins perfides d'usurpateurs avides, ou des horribles attentats des dissensions civiles ?

Ah ! si l'étranger proscrit et malheureux salue de loin, par ses vœux, vos rivages hospitaliers ; s'il les bénit lorsqu'ils lui ouvrent un abri salutaire ; heureux habitants de ce Royaume ! connoissez le bonheur de votre situation. Que de vains mensonges ne vous séduisent pas. Que de sophistiques discours n'égareront pas votre jugement. Pour la séduisante perspective d'une perfection chimérique, gardez vous de renoncer au bonheur dont il vous est encore donné de jouir. Tremblez à l'idée des agitations, des malheurs qui accompagnent les changements soudains et les réformes téméraires. Que la fatale expérience de
tant

tant d'Etats, aujourd'hui victimes de l'amour des innovations, vous instruisse et vous épouvante. Rassemblez vous plutôt autour de l'étendard de la patrie qui peut seul assurer votre paix et votre indépendance : et soyez prêts à faire à cette patrie les plus généreux sacrifices.

Vous tremblez, sans doute, à la seule idée que d'insolents vainqueurs viennent disperser ces conseils de sages, ces nobles protecteurs de votre foiblesse, ces fidèles gardiens de vos droits : vous tremblez qu'ils viennent détruire, en un moment, des loix antiques, qui, pendant plusieurs siècles, ont fait votre félicité, et dont l'expérience a démontré la sagesse ; vous avez déjà apporté votre offrande à la patrie pour sa conservation ; armez vous donc maintenant pour repousser loin de vos rivages ces farouches innovateurs.

Sujets

Sujets affectionnés et soumis d'un Monarque qui règne plus encore par ses vertus que par son rang, vous tremblez qu'un adversaire sans principe et sans loi, ennemi de toutes les autorités, destructeur des trônes, vienne, dans les accès de sa fureur, calomnier la vertu la plus pure, parce qu'elle est dans l'élévation ; et proscrire la justice, la bonté, l'innocence..... Vous avez déjà apporté votre offrande pour le soutien du trône ; armez vous encore maintenant pour le défendre et éloigner les ennemis de cette terre qu'ils ensanglanteroient par leurs forfaits.

Vous dont les succès ont couronné les entreprises, vous tremblez sans doute à la seule idée que ces nombreux déprédateurs viennent vous enlever le fruit de vos spéculations profondes ; vous avez déjà sacrifié une portion de votre fortune ;

tune; armez vous encore maintenant pour la protéger et la défendre.

Artisans honnêtes, qui, dans une douce médiocrité, coulez des jours tranquilles qu'embellit la vertu, vous tremblez, sans doute, à la seule idée que ces légions d'esprits méchants, qui se répandent partout pour troubler l'harmonie et la paix, viennent troubler la vôtre, piller vos habitations, profaner l'innocence et la pudeur, corrompre le cœur de vos enfants, et semer dans le sein de vos familles la discorde et le malheur ;.. vous avez déjà apporté avec empressement votre offrande à la patrie, armez vous maintenant pour en éloigner l'usurpateur.

Heureux habitants des campagnes, c'est sous l'abri de vos toits de chaume, et après la fatigue de vos obscurs, mais utiles travaux, que vous avez tremblé à la seule idée de voir vos champs dévastés,

tés, vos moissons arrachées, vos troupeaux enlevés et votre cabane embrasée;vous avez déjà apporté avec empressement vos modiques offrandes; que vos bras robustes et endurcis aux travaux s'arment encore maintenant, pour chasser loin de vos campagnes paisibles ces féroces soldats qui viendroient y répandre la désolation et le carnage.

Tels sont, M. F., les sacrifices que nous demande à tous cette bonne patrie qui nous protège et qui nous rend heureux. Voilà ce que nous demande la Religion. C'est sur l'autel du Seigneur que nous devons déposer notre offrande; c'est pour sa cause que nous devons combattre. Car, ce n'est pas seulement nos fortunes que l'ennemi menace; ce n'est pas seulement nos loix qu'il voudroit détruire, nos établissemens charitables qu'il voudroit anéantir; ce n'est pas

seulement le désordre et l'anarchie qu'il voudroit introduire au milieu de nous; mais les autels sont encore les objets de ses impies fureurs; il est ardent à répandre partout les délires de l'athéisme.

Sans doute, Seigneur! pour effacer le souvenir de ton nom, il faudroit anéantir cette terre, monument immortel de tes gratuités, éteindre ce soleil qui nous éclaire, et ces astres innombrables qui embellissent le firmament: sans doute, ton existence, ô mon Dieu! ne pourra jamais être un problème que pour l'insensé ou le méchant. Cependant il nous importe d'opposer une impénétrable barrière aux funestes maximes de l'incrédulité. Il nous importe que le nom de Dieu, ce nom qui semble maintenant être oublié dans presque toutes les contrées de l'Europe, que ce nom soit toujours respecté, adoré dans cette Isle, comme dans un

sanc-

sanctuaire. Que deviendrions-nous, sans cette idée gardienne de la vertu, et consolatrice de l'infortuné ? Que dans cette portion isolée du globe, le Dieu de nos pères trouve toujours des adorateurs zélés et fidèles. Armons nous donc avec empressement pour repousser et vaincre les ennemis de l'Eternel et de sa loi.

(V. note c.). Sages et religieux Anglois ! vous qu'on distingua toujours parmi les autres peuples, par la noblesse du caractère et l'habitude de la réflexion, ouvrez les yeux sur les dangers de votre situation, si vous ne venez maintenant au secours de la patrie. Songez qu'il ne peut y avoir de paix entre vous et les ennemis de votre Dieu. Votre courage seul et vos sacrifices peuvent écarter les calamités dont ils vous menacent. Calculez, s'il se peut, les malheurs d'une nation à qui l'on arrache tout à la fois les

fruits de son économie et de son travail, d'une nation qui perd en même temps son indépendance, son honneur, l'union de ses habitants, & à qui l'on enlève jusqu'au souvenir de ses vertus passées, en l'associant peu à peu à ce cortège de haines, de délations, de vols, de crimes et de supplices, que traînent après eux vos adversaires et leur doctrine. Sages & religieux Anglois ! le triste sort de presque toutes les nations est sous vos yeux. Prêtez l'oreille aux gémissements des peuples. Voyez avec quelle amertume ils déplorent le défaut de prévoyance, d'union, de courage qui les porta à accueillir dans leur sein les apôtres de l'anarchie et de l'impiété. Rien ne peut vous sauver qu'un élan universel de patriotisme, qu'un rassemblement général de tous les moyens de défense. Tandis que le matelot brave pour vous les éléments, continuez

nuez à fournir avec largesse à sa subsistance. Tandis que le guerrier se dévoue courageusement au carnage et à la mort, continuez à rompre avec lui le pain même de votre nécessaire. Offrande libre à la patrie; concert unanime pour sa défense !..... voilà le cri qui doit se faire entendre dans les palais des riches, et qui doit se répéter jusques dans les chaumières ; car l'habitant des campagnes est aussi menacé de perdre cette paix qui réjouit son indigence, cette Religion consolatrice qui est son unique bien. Nous sommes menacés de perdre cette moralité nationale qui nous distingue si glorieusement parmi les peuples; elle succomberoit bientôt sous l'influence pestilentielle des maximes impies de nos adversaires. Nous sommes menacés de perdre nos propriétés, nos loix, notre civilisation, notre indépendance et le patrimoine

moine de bonnes mœurs et de religion que nous ont transmis nos pères. Que la conservation de tant de biens enflamme le courage de nos guerriers ! Qu'elle unisse dans une même cause nos intrépides et invincibles marins ! Qu'elle nous porte tous à la générosité, à un dévouement absolu à la patrie ! et si l'heure du combat doit sonner pour nous, que l'abondance de nos sacrifices, et la bravoure de nos défenseurs montrent ce que peut une nation vertueuse, qui combat pour sa liberté, son indépendance et son Dieu. Nos efforts ne seront pas inutiles. Jérusalem ne succombera point. Jérusalem triomphera de ses adversaires. Telle est la prophétie d'espérance que je trouve encore dans mon texte, et que je n'ai que le temps d'indiquer en finissant ce discours.

Alors, dit le Prophète, alors, Jérusalem, tu seras toute éclatante de lumière ; ton cœur s'étonnera et s'épanouira de joie, lorsque tu seras comblée des richesses de la mer, et que la puissance des nations viendra à toi. Quand doivent s'accomplir, pour Jérusalem, ces brillantes destinées ? nous l'ignorons, M. F., mais déjà, nous pouvons en entrevoir l'aurore. Déjà, sa grandeur est imposante. Des puissances foibles et intimidées se prosternent aux pieds d'un vainqueur superbe : elle écoute, dans le silence du mépris, ses clameurs mensongères et ses arrogantes menaces. Déjà, notre Jérusalem étonne le monde par les prodiges du génie, et elle l'instruit par les merveilleux progrès de sa civilisation. Déjà, son empire s'étend au loin dans les deux hémisphères. Orgueilleux de porter ses flottes invincibles, l'Océan semble les respecter, et son pavillon

villon flotte, avec gloire, sur toutes les mers. Déjà, fatiguées de l'anarchie, des Isles lointaines ont soupiré après son bienfaisant empire.

Cependant, on ne sauroit le dissimuler, la prophétie d'Esaïe n'a pas encore tout son accomplissement. L'horizon de notre prospérité est encore couvert de nuages. Je laisse la politique humaine prédire la ruine prochaine de nos ennemis par le désordre, les contradictions, l'instabilité de leurs conseils, par l'égoïsme, l'ineptie, et le renouvellement successif de leurs chefs, par l'épuisement absolu de leurs finances. Je laisse la politique humaine présager les triomphes de Jérusalem par la sagesse et l'immuabilité de ses loix, les talents de ses ministres, et les inépuisables ressources de son commerce. Ministre de la Religion, il me semble voir la destruction de nos
adver-

adversaires, dans les délires de leur incrédulité, l'immoralité de leurs actions, dans tous ces crimes particuliers et publics, dont ils ne craignent plus de se rendre coupables. Et puisque notre Jérusalem révère encore la Religion, puisque la pureté des mœurs y est encore honorée, puisqu'elle se distingue par son humanité, par un tendre respect pour le malheureux, et une généreuse bienfaisance pour le pauvre ; je crois qu'il n'est pas éloigné, ce temps où *elle sera toute éclatante de lumière.* L'Eternel peut permettre le triomphe passager de l'impie et du méchant ; mais il ne sauroit être de longue durée. Il fait bientôt triompher la cause de la Religion et de la vertu..... Bientôt donc, ô Jérusalem, tes épreuves vont finir..... Bientôt, l'ennemi sera contraint de reconnoître la folie de ses projets exter-

minateurs...Bientôt, devenu plus sage, et instruit par une fatale expérience, il admirera lui-même l'énergie de tes conseils, et la sagesse de ta résistance..... Bientôt, éclairés par les revers, les hommes de tous les pays te loueront d'avoir opposé une barrière impénétrable aux progrès de ces funestes doctrines, qui menaçoient de faire rentrer le monde social dans son premier cahos.—Alors, *ô Jérusalem, ton cœur s'étonnera* de ce qu'il ait existé quelques-uns de tes fils assez aveugles ou séduits, pour vouloir changer l'édifice sage, antique et majestueux de ton gouvernement :—alors, *il s'épanouira de joie*, en pensant que tes anciennes ordonnances, tes mœurs pures et ta Religion sainte, subsistent encore inviolables et sacrées.—Alors, *la puissance des nations viendra à toi* ; moins jalouses de ton pouvoir que glorieuses d'être

d'être tes alliées, elles rechercheront ta bienveillance, s'uniront à toi pour ranimer le commerce, ramener dans tous les lieux la prospérité, l'abondance ; consoler enfin, par le bienfait de la paix, cette terre, que les calamités de la guerre ont si long-temps désolée.—Alors, *ô Jérusalem, les vaisseaux de Tarscis amèneront tes fils des pays éloignés, avec leur argent et leur or.* Instruits par l'expérience, ces richesses, loin d'être pour eux l'aliment d'une puérile magnificence, ou d'une coupable sensualité, seront celui de leur bienfaisance. *Ils les consacreront,* ajoute mon texte, *au nom du Seigneur notre Dieu.* Les autels et l'infortune seront les objets de leurs libéralités. L'âge avancé, la maladie, l'enfance, trouveront de nouveaux asiles ; l'industrie et le travail, de nouveaux encouragements.—Alors, *ô Jérusalem, tranquillisée et*

heureuse du bonheur de tous tes enfants, tu entonneras des cantiques de gratitude et de louange.

Accélère, ô mon Dieu ! ces temps de paix et de prospérité, que ton Prophète promet à cette cité, la patrie de notre cœur ! Elle est dans les allarmes et le danger ; mais elle met en toi seul toute sa confiance. Si dans tes sages et justes décrets tu lui préparois encore de plus dangereuses attaques ;.... si l'ennemi devoit aborder sur ses rivages..... ô Dieu ! sauve la de ses atteintes. Nous t'en conjurons au nom de ces fidèles qui t'ont toujours adoré dans l'innocence et la simplicité de leur ame ; au nom de tant d'établissements pieux et charitables, la gloire de ce Royaume. Protège, Seigneur, les jours de Sa Majesté ! Bénis Sa Famille auguste ! Que ses branches se multiplient et s'étendent de plus en plus

plus pour le bonheur des peuples ! Sur-
tout, ô mon Dieu ! unis les cœurs de
tous les enfants de Jérusalem ; bannis,
en ce moment où l'orage gronde autour
de nous, l'esprit de faction et de parti ;
cet esprit séditieux qui est un sujet de
triomphe pour nos adversaires, qui af-
flige et qui éteint le véritable patrio-
tisme. Que tous réunis aux pieds du
Trône et des Autels, nous n'ayons qu'un
même esprit et un même sentiment ;
qu'en ce jour nous n'éprouvions qu'un
seul regret, celui de ne pouvoir, selon
la grandeur de nos désirs, fournir avec
plus d'abondance aux besoins inépuisa-
bles de l'Etat ; que nous ne formions
tous qu'un même vœu, celui de mourir
avec gloire pour ta cause et pour celle
de la patrie.

A cette prière, j'ajouterai encore un
conseil avant de finir, M. T. C. F.,....

Quel

Quel autre pourrois-je vous donner dans
 ces moments d'anxiété et d'allarmes, de
 révolutions et de périls ; dans ces mo-
 ments, où je n'ai pu vous adresser qu'une
 parole d'espérance ? Vous tous, sujets
 de ce royaume, ou étrangers qui l'avez
 choisi pour demeure, rassurés, comme
 vous devez l'être, par les délivrances
 signalées dont il a été l'objet, et par les
 glorieuses victoires de ses flottes, ne
 désespérez pas du salut d'une patrie qui
 a tant de titres à votre amour ; car le
 découragement appelle et précipite la
 ruine. Reposez plutôt votre confiance
 dans les sages et religieux conseils de
 votre vertueux Monarque, et des Mi-
 nistres qui l'entourent : Ministres, pour-
 quoi le tairois-je ? ce n'est point le lan-
 gage de la flatterie ; l'Europe et la
 postérité le répéteront de concert : Mi-
 nistres, grands par leur génie, par leurs
 vertus,

vertus, par la dignité de leur conduite, et la noblesse de leurs sentiments. Quels autres pourroient mieux qu'eux réaliser, pour Jérusalem, la prophétie d'espérance que je viens de lui offrir ? Ces pilotes habiles sauveront, j'ose l'espérer, ils sauveront du naufrage, le vaisseau agité de l'Etat. Cependant, nous ne vous le dissimulerons pas, il peut, malgré leur prévoyance, être enfin brisé par la tempête.

Telle est la voix de l'expérience et de l'histoire ; les Etats, comme les hommes, ont leur origine, leur maturité et leur décadence. Parvenus au faite de la prospérité et de la gloire, les plus florissans dégénèrent, s'usent, et périssent. Le seul empire qui ne périsse jamais, c'est la vertu ; le seul souverain qui demeure toujours le même, c'est l'Eternel. Mettons donc, M. F., notre première confiance dans celui de qui relèvent tous
les

les empires du monde, dans le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs. Cette céleste confiance nous assurera des avantages bien plus précieux que tous ceux de la terre ; plus précieux que le crédit national le plus solide, ou le commerce le plus florissant ; des avantages plus précieux que des flottes triomphantes, ou des armées victorieuses : cette céleste confiance nous assurera un royaume immuable et éternel, lorsque ceux de la terre seront détruits ; et lorsque les flambeaux des cieux seront éteints, elle nous fera jouir à jamais d'une lumière immortelle.

NOTES.



NOTES.

(a)—Voici ce que le SPECTATEUR DU NORD dans le *Numéro de Décembre*, 1797, rapporte sur cette société monstrueuse. Je le copie ici mot à mot :

“ Il a paru depuis peu à Paris, une espèce de code intitulé : **CULTE ET LOIX D'UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES SANS DIEU ; L'AN PREMIER DE LA RAISON.** L'on assure que cette RELIGION D'ATHÈES prend déjà à Paris quelque consistance. Nous voyons dans la *Correspondance sur les affaires du tems*, que M. de la Lande passe pour en être le chef. Voici un fragment de leurs loix.

“ **LES HOMMES SANS DIEU** professent un culte ; la vertu seule en est l'objet. Ce culte consiste à proclamer les bonnes actions du vivant de leurs auteurs ; à honorer ceux-ci après leur mort. **LES HOMMES SANS DIEU** tiennent ouvert un **GRAND LIVRE**, pour y recueillir les traits honorables de l'espèce humaine. Ce volume, **OBJET MATÉRIEL DU CULTÉ DES HOMMES SANS DIEU**, doit renfermer tout le bien qui a été fait & qui se fera. Au moment de leur admission dans la société, ils prononcent, la main sur **LE LIVRE DE LA VERTU**, les paroles suivantes :

G

Je

Je promets & m'engage de combattre, sans relâche, avec les seules armes de la raison, la grande & fatale erreur de la croyance en Dieu.

(b)—A l'immortel honneur de l'Angleterre, cette patrie de la raison & de l'humanité ; & pour la consolation de mes malheureux compatriotes, j'aimerois à transcrire tous les témoignages vifs & sincères d'intérêt qu'ont donné à leurs malheurs, presque tous les journalistes ou gazetiers Anglois, quoique défenseurs de partis opposés. Mais quelque doux & intéressant que fût pour moi ce travail, il seroit trop long pour ne pas paroître ici déplacé. Je me contenterai donc de traduire & citer quelques fragments tirés des discours publics des plus profonds politiques & des plus éloquents orateurs de la Grande-Bretagne.

Séance de la Chambre des Communes du 27 Mars.

“ La conduite”, a dit Sir William Pulteney ; “ la conduite des François envers les vertueux habitants de la Suisse ; & la noble & glorieuse bravoure que ceux-ci viennent de déployer, doivent enflammer le courage de tous les sujets de la Grande-Bretagne. L'histoire ne nous offre aucun période où la situation des Suisses ait été plus désespérée, qu'elle l'est aujourd'hui. Leur héroïsme a été si grand, que le général François lui-même n'a pu retenir l'expression de sa surprise : il a émoigné son étonnement de ce qu'un peuple pacifique, qui n'a pas fait la guerre pendant l'espace de 200 ans, ait manifesté une si intrépide valeur. Cela nous

nous prouve ce que peut un peuple libre J'espère que les Suisses seront assez heureux pour préserver leur patrie de toute atteinte Quoiqu'il en soit, rien n'est plus propre, à animer le courage & à exciter l'indignation générale de notre patrie, que ce qui se passe maintenant en Suisse. Il seroit à propos de constater cette indignation universelle de la manière la plus frappante & par quelque mesure publique. Cette mesure, j'en suis certain, auroit un bon effet au dehors comme au dedans de ce royaume.

“ Je ne puis,” a dit M. Pitt ; “ je ne puis sans la plus vive douleur rappeler à mon souvenir les malheurs de la Suisse. Les actes de violence, dont elle vient d'être le théâtre, font sa gloire & l'opprobre de la France. Malgré sa condescendance à changer sa constitution, selon le vœu du gouvernement Français ; contre les engagements les plus sacrés ; sans respect pour la sainteté reconnue d'une armistice ; sous prétexte d'apporter aux Suisses la liberté, les Français sont entrés dans leur pays ; & y ont commis les actes les plus affreux de brigandage & de meurtre. Une semblable perfidie est sans exemple dans l'histoire des nations mêmes les plus barbares. Les Suisses ont été poussés à toutes les extrémités du malheur & du désespoir. Ce seroit pour nous une grande consolation de penser que leurs efforts n'ont pas été trop tardifs. L'assoupissement léthargique des *Puissances Neutres* leur prépare le reproche universel du genre humain. S'ils se fussent montrés comme médiateurs, la Suisse auroit conservé son indépendance : & le continent de l'Europe auroit

espéré avec impatience le retour d'une liberté raisonnable Que l'Anglois imite la valeur du Suisse, & combatte courageusement les ennemis de son pays !.... Si la Suisse n'est plus libre, si elle a été forcée de succomber sous la puissance supérieure de ses barbares usurpateurs, sa chute a été certainement glorieuse."

(V. *The Times & The Morning Post* du 28 Mars.)

Séance de la Chambre des Lords du 28 Mars.

" Je me lève, a dit le Lord Carlisle, pour toucher en peu de mots un sujet qui a été depuis peu traité dans la Chambre des Communes avec autant de sensibilité que de délicatesse. Comme je n'ai aucune motion spéciale à proposer, je dois à cette noble chambre une apologie. Tous les seigneurs qui m'écoutent, m'ont déjà prévenu sans doute, & anticipent ce dont je viens les entretenir. Ce sujet doit avoir un puissant intérêt pour tous les Anglois qui, nés libres, s'honorèrent toujours de manifester leurs droits, & de repousser d'insolens usurpateurs. Les Suisses, si long-temps & si justement distingués dans les annales de l'Europe moderne, comme un peuple brave, généreux & libre, offrent maintenant à toutes les nations qui les avoisinent, un exemple instructif de ce que peuvent les hommes, lorsqu'ils combattent pour ce qu'ils ont de plus précieux. La leçon que nous donne leur héroïque résistance s'applique sur-tout à la Grande Bretagne dans sa situation présente S'il étoit possible ; (c'est la réflexion que je soumets humblement à l'exa-
men

men des nobles membres de cette chambre ;) s'il étoit possible de noter d'infamie la perfidie & la cruauté de cette nation qui opprime les Suisses, ce seroit pour ce peuple plein de bravoure une grande satisfaction. Les applaudissements de cette chambre, ses seuls applaudissements, lui donneront quelques consolations dans ses malheurs. Je crois qu'il est de la dignité de cet Etat, & de ce conseil auguste de fixer ses regards sur cette nation injustement opprimée ; & d'ajouter à l'intérêt délicat qu'avec sagesse on lui a témoigné dans la Chambre des Communes ; d'ajouter, dis-je, à cet intérêt quelque marque plus réelle de bienveillance & d'amitié. La cause de ce peuple est la nôtre ; ainsi en jugera tout Anglois vertueux & pensant. Il n'existe aucune nation de l'Europe, si l'on en excepte l'Angleterre, qui ait plus fait que la Suisse pour arrêter ce torrent qui menace d'inonder le monde."

... " Le noble Lord qui vient de parler," reprit le Lord Grenville, " n'a pas besoin d'apologie pour avoir arrêté l'attention de cette chambre sur un sujet si intéressant pour un cœur Anglois, comme il l'a observé avec beaucoup de vérité. . . . Je suis heureux de savoir qu'il ait été traité dans la Chambre des Communes avec autant de convenance que de délicatesse. Je suis pénétré moi-même du même intérêt que le noble Lord a paru prendre au sort de cette nation courageuse : intérêt vif que vos seigneuries ont tous également manifesté ! J'ai admiré l'énergie & la bravoure du Suisse. J'ai vu ses dangers, j'ai partagé ses allarmes pour sa sûreté. Son patriotisme, ses ver-

tus

tus doivent inspirer ces sentiments à tous les cœurs amis de la liberté & de la patrie. Il est certain que la cause des Suisses est aussi celle de tous les Anglois, qui s'intéressent au bonheur de l'humanité & qui sont zélés pour le bien-être politique du globe. Si quelque chose pouvoit encourager & animer leur bravoure dans la lutte pénible qu'ils soutiennent maintenant, ce seroit sans doute d'apprendre, que toutes les ames grandes & généreuses, tous ceux qui savent apprécier la liberté & l'indépendance sympathisent à leur destinée & applaudissent à leurs efforts. Leur situation, leur caractère ressemblent beaucoup aux nôtres. Je ne puis donc douter que, lorsque le moment sera proche, si ce temps doit jamais arriver, le peuple Anglois ne déploie, comme le brave Suisse, son ancienne valeur pour maintenir son indépendance ; & repousser avec un courage intrépide un ennemi dont l'obstination, l'injustice, & la cruauté ont bouleversé l'Europe & menacé le globe."

(V. *The Times & The Morning Chronicle*, du 29e de Mars.)

(c) — Le prédicateur prie Sir Francis d'Ivernois de lui pardonner cette imitation de l'éloquente apostrophe aux Germains, par laquelle il termine son dernier ouvrage (1). D'admirateur, on devient pres-

(1) V. *Tableau Historique & Politique de l'Administration de la République Française, pendant l'Année 1797*, p. 231.

que imperceptiblement copiste. L'auteur du discours a cru devoir offrir des réflexions aussi vraies que fortement exprimées à ses auditeurs, qui, à en juger par leur contenance guerrière, semblent plus disposés que les Germains, à écouter & à suivre d'aussi salutaires avis.

F I N.

Page 1, ligne 4 — Au lieu de Esaïe, chap. XL.
verset 1—9,

lisez,

Esaïe, chap. LX. verset 1—9.



K